

L'arrivée du cinématographe lumière en sol canadien

André Gaudreault

Numéro 62-63, septembre–octobre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22584ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudreault, A. (1992). L'arrivée du cinématographe lumière en sol canadien. *24 images*, (62-63), 73–76.

L'ARRIVÉE DU CINÉMATOGRAPHE LUMIÈRE EN SOL CANADIEN

LE CINÉMATOGRAPHE

Une des merveilles de notre siècle

LA PHOTOGRAPHIE ANIMÉE

Intéressante expérience samedi soir

Dire que samedi soir a eu lieu, au No 78 de la rue St-Laurent, devant un petit nombre de privilégiés, l'inauguration du cinématographe de M. Lumière, de Lyon, c'est annoncer en termes-bien peu enthousiastes, une grande chose, un événement des plus intéressants. On est arrivé à rendre la photographie animée. Cette merveilleuse découverte, fruit de savantes expériences, de patientes recherches, est une des plus étonnantes de notre siècle, pourtant si fécond en surprises, en victoires sur les mystères de l'électricité.

Nous avons eu d'abord le télégraphe, puis le téléphone, puis le kynétoscope d'Edison, et, maintenant, nous sommes arrivés au cinématographe. Où s'arrêtera-t-on ?

Jusqu'ici, la photographie ne reproduisait les êtres que dans l'immobilité; aujourd'hui, elle les saisit en quelque sorte au passage, dans leurs mouvements si rapides, si variés qu'ils soient, et en donne l'image vivante, animée.

L'instrument fonctionne avec une rapidité telle que, dans l'espace d'un quinzième de seconde, il peut reproduire 600 mouvements difficiles. C'est ainsi que, dans la salle citée plus haut, l'on a rendu, comme dans une espèce de fantasmagorie étrange, des scènes prises en divers endroits de la France.

Ce fut d'abord l'arrivée d'un train à la gare de Lyon-Perrache. On voyait les voyageurs attendant sur la plateforme. Bientôt apparaît le convoi dans le lointain; il approche en grossissant; il vient avec rapidité; on voit sortir la vapeur et la fumée de la locomotive. Il arrive, s'arrête; les portières s'ouvrent et l'on assiste à la scène qui se passe pendant le temps d'arrêt; des voyageurs descendent, d'autres montent; on se presse, on se bouscule; vous distinguez chacun des personnages. Rien de plus vivant; vous êtes vraiment à la gare. Le train part et tout disparaît.

Les invités ont ensuite assisté à une charge de cuirassiers. Au premier plan le général donne des ordres à un officier; son cheval se cabre, piaffe, s'agit; à l'horizon, un point noir; c'est le régiment. Il se met en mouvement sur un signal; il avance au grand galop des montures; bientôt, chaque cavalier devient distinct; les drapeaux flottent au vent, les armures étincellent; cette masse se balance sur la plaine soulève des nuages de poussières. Elle approche, elle approche; vous voyez chaque homme dans toute sa grandeur; ils sont un millier; ils arrivent à toute vitesse jusque sur le devant de la scène; vous allez être écrasés; mais non, tout disparaît à ce moment critique et vous restez là, bouche bée.

Et la mer? Nous l'avons vue, non pas dans une image immobile, mais roulant ses flots; nous avons vu ses vagues déferlant mollement sur la plage ou se brisant sur les rochers; puis retombant en flots d'écume. Rien de plus frappant.

—Ca rafraîchit, s'est écrié un doux loustic.

Puis ce fut une autre charge de cavalerie; une partie d'écarté entre M. Lumière et des amis dans un jardin; la mimique de deux prêtres; la démolition d'un mur, un exercice de volrige et autres scènes tout aussi vivantes.

Ces scènes sont reproduites sur un

Pour célébrer son vingt-cinquième anniversaire, le cinéma Parallèle organisait en juin dernier, une série d'activités (un marathon de visionnement, des projections en plein air, une installation, etc.) destinées à souligner deux autres anniversaires concomitants: le trois cent cinquantième de la fondation de Montréal et le centième de l'invention du cinéma. Si personne ne met en doute le nombre d'années qui nous sépare de la fondation de Montréal, la célébration en 1992 du centenaire d'une invention généralement réputée dater de 1895 peut laisser songeur... Il est vrai qu'est bien connu le litige entre Thomas Edison (« le plus grand inventeur de tous les temps ») et les frères Lumière, quant à l'invention du cinéma. Ce que cette controverse fait bien ressortir, c'est qu'il n'est pas toujours facile de mettre des dates précises sur une invention aussi collective que celle du cinéma.

Que doit-on fêter, cent ans plus tard? La première des images animées? Alors il est trop tard; il aurait fallu le faire en... 1932! Les « images en mouvement » ont effectivement connu leurs premières heures de gloire entre 1832 et 1895, grâce à ces appareils aussi ingénieux que leur nom est compliqué: le « phénakistiscope », le « zootrope » et autres « praxinoscopes ». Il s'agissait cependant d'images dessinées vues en direct sur leur support (ou par le truchement d'un miroir), et non pas projetées. Que fêter alors? Le centenaire des premières images photographiques en mouvement? Il aurait alors fallu le faire il y a trois ans... C'est en effet en 1889 (cette date est contestée, certains penchent plutôt pour 1891), que le fameux Edison a inventé son « kinétoscope ». Mais, destiné à un spectateur individuel, cet appareil, qui est une grosse boîte à images dans laquelle défile un film que l'on peut visionner par un genre de lucarne, ne projette pas les images sur une toile. D'où le fait que l'on s'entend généralement pour dire que, si ce qu'il présente ce sont bel et bien des images animées, ce n'est pas pour autant du cinéma.

Serait-ce plutôt la première projection, sur un écran, d'images animées dont il faut fêter le centenaire? Si tel est le cas, là aussi, c'est loupé. Le centenaire, c'était il y a douze ans, puisque c'est en 1880 ou 1881 qu'Émile Reynaud a inventé son « praxinoscope à projections ». Mais, dira-t-on, cet appareil n'était qu'un jouet de salon, condamné à ne projeter qu'une simple boucle d'images, dessinées qui plus est... Alors, que fêter? Le centenaire de la *Première Projection Publique Payante* d'images animées? Cette fois, nous nous rapprochons du but, puisque le centenaire, ce serait cette année, avec le « théâtre optique » du même Reynaud, dont la première performance remonte à 1892 (mais qui fut breveté trois ans plus tôt, en 1889). Mais, dira-t-on, l'appareil de Reynaud était, celui-là aussi, limité à ne projeter que des images dessinées.

On pourrait continuer ainsi ad nauseam, d'autant plus que, même si 1895 est effectivement l'année au cours de laquelle les frères Lumière ont concocté et pris le brevet de cet appareil qu'ils ont baptisé le « cinématographe », et que cette année toute particulière devait culminer, le 28 décembre, avec la *Première Projection Publique Payante attestée d'images photographiques animées* (chacun des mots de cette chaîne verbale est important), il y avait

effectivement eu, avant eux, en France et dans quelques autres pays, des projections d'images animées de toutes sortes. Finalement, pour être sûr de ne pas errer, on pourrait s'entendre pour dire que 1995 sera l'année du centenaire de l'année considérée majoritairement comme l'année de l'invention du cinéma!

Pareille controverse de datation est un phénomène fréquent en histoire du cinéma. Les historiens canadiens et québécois du cinéma sont bien placés pour le savoir puisque, d'un océan à l'autre, on ne s'entend pas encore (là-dessus non plus!) sur la date de l'introduction du cinéma au pays!

Ottawa (juillet 1896), ou bien Montréal (juin 1896)?

Cette controverse est présente en filigrane dans la plupart des ouvrages parus, en anglais et en français, sur l'histoire des cinémas canadien et québécois. En 1944, l'historien Hye Bossin écrivait, dans une livraison du *Canadian Filmweekly*, que la première projection en sol canadien avait eu lieu à Ottawa le 21 juillet 1896, pour le compte des concessionnaires du Vitascope Edison, les frères Holland. En mars 1976, Gary Evans écrivait dans le numéro 26 de la revue *Cinema Canada*, qu'une projection, à Montréal, du cinématographe Lumière aurait peut-être damé le pion à celle d'Ottawa (remarquons au passage la reprise, cette fois en sol canadien, de la lutte entre Edison et Lumière...). Evans

fondait son argumentation sur le seul témoignage du pionnier québécois, Ernest Ouimet. Pendant toute sa vie, Ernest Ouimet avait en effet soutenu avoir assisté à une projection à Montréal, en mai 1896, avec le cinématographe Lumière. Deux ans plus tard, en 1978, le biographe de Ouimet, Léon Bélanger, reprit à son compte la même argumentation (*Les Ouimetoscopes*, Montréal, VLB éditeur). En juin 1976 encore, en réponse à l'article de Gary Evans paru le mois précédent, Peter Morris écrivait dans *Cinema Canada* (no 29) que de longues recherches l'avaient mené à la conclusion que le premier spectacle de projection cinématographique à s'être déroulé en sol canadien avait bel et bien été celui d'Ottawa, les archives et les journaux des autres villes ne mentionnant aucune autre représentation. Morris devait répéter cette conclusion dans son livre publié en 1978, *Embattled Shadows. History of Canadian Cinema 1896-1939* (Montréal, Mc Gill-Queens University Press).

C'est finalement en 1984 que devait apparemment se dénouer l'écheveau (on verra plus loin le sens de cet «apparemment»...). Cette année-là en effet, le chercheur québécois Germain Lacasse trouvait une pièce prouvant, indubitablement, que Montréal avait effectivement été le théâtre d'une série de projections cinématographiques publiques qui ont commencé un mois avant celle d'Ottawa, à compter du 27 juin 1896. Il s'agissait d'un article de *La Presse* (voir page 73 la reproduction de l'article en question) rendant compte de la projection en question, organisée par deux des fameux émissaires que les frères Lumière

LE CINÉMA DES PREMIERS TEMPS (1895-1915) UN SECOND DÉBUT

Depuis une quinzaine d'années, soit depuis le Symposium « Cinéma 1900-1906 » qui s'est tenu à Brighton (Angleterre), en mai 1978, dans le cadre du 34^e Congrès de la Fédération internationale des archives du film, la recherche sur le cinéma des premiers temps s'est développée, partout dans le monde, à une vitesse phénoménale. Les publications sur le sujet sont aujourd'hui fort nombreuses et, souvent, de très grande qualité; les festivals (Avignon, Paris, Pordenone, etc.) et colloques (Perpignan, Lausanne, Québec, New York, etc.) internationaux qui lui sont consacrés se succèdent de façon régulière, année après année.

L'étude du cinéma des premiers temps commence aujourd'hui à dépasser le stade

de la redécouverte enthousiaste des films eux-mêmes. Les recherches récentes sur le cinéma des premiers temps ont, la chose est maintenant reconnue sans conteste, carrément modifié l'attitude des historiens face à leur objet d'étude. Et les hypothèses des historiens « traditionnels » (les Sadoul, les Mitry, etc.) eu égard à l'invention de l'appareil et à ses premières années d'existence ont connu de profonds bouleversements. On a découvert des films disparus, on a même redécouvert en quelque sorte ceux qui étaient conservés depuis longtemps (mais parfois gardés plus ou moins clandestinement), et leur étude approfondie a montré que l'histoire de cette période du cinéma était à refaire de fond

en comble. Tant et si bien que le cinéma des premiers temps est désormais devenu une « valeur sûre » dans les milieux de la recherche en cinéma. À l'heure actuelle, la recherche dans ce domaine représente même, en quelque sorte, la figure de proue de la recherche en études cinématographiques, d'autant qu'elle a permis la rencontre, sur le même terrain, de ces deux entités voisines mais souvent renvoyées dos à dos que sont l'histoire du cinéma et la théorie du cinéma. La seule association internationale regroupant des chercheurs en cinéma qui existe dans le monde est d'ailleurs une association vouée précisément au «développement de la recherche sur le cinéma des premiers temps». Cette asso-

ciation, dont le nom est DOMITOR, est une organisation dont le mandat concerne exclusivement cette période cruciale de l'histoire du cinéma, période qui tend d'ailleurs à se constituer en véritable champ d'études.

L'étude serrée des films récemment découverts de même que la «vague de fond» qui l'a favorisée ont ainsi permis de dresser un inventaire méthodique de l'origine et de l'évolution du «langage» cinématographique et des formes filmiques. Les études cinématographiques (dont la sémiologie du cinéma et la narratologie filmique) y ont beaucoup gagné. ■

avaient envoyés aux quatre coins de ce «village global» qu'allait bientôt devenir, grâce notamment à la circulation internationale des images cinématographiées, notre planète.

C'est le 15 juin 1896, douze jours avant leur première, que débarquèrent à Montréal les opérateurs Louis Minier et Louis Pupier, embauchés par les frères Lumière pour promouvoir leur cinématographe. En avance sur tous leurs concurrents, ils allaient prendre presque deux semaines pour préparer une première représentation destinée aux journalistes et aux notables, dont le maire de la ville, Richard Wilson Smith. Cette première, qui eut lieu au Palace Théâtre, sis au 78 de la rue Saint-Laurent (aujourd'hui à l'angle de Viger, dans un immeuble qui existe toujours), ne fut apparemment pas une projection publique et payante, dans la mesure où les spectateurs y étaient présents sur invitation spécifique. Mais les articles parus subséquemment dans les journaux de Montréal montrent que le cinématographe Lumière tint l'affiche, dans la même salle, pendant deux mois.

L'événement fut largement commenté dans la presse de Montréal, du moins celle de langue française. La plupart des journaux francophones de la métropole avaient en effet envoyé un reporter pour la première montréalaise du cinématographe Lumière. Curieusement, il n'y en eut aucune mention dans les journaux anglophones. Le journaliste de *La Presse* trouva pour sa part bien du charme aux images qu'on y projeta : «On a rendu, comme dans une espèce de fantasmagorie étrange, des scènes prises en divers endroits de la France. Ce fut d'abord l'arrivée d'un train à la gare de Lyon-Perrache...vous distinguez chacun des personnages. Rien de plus vivant: vous êtes vraiment à la gare. Le train part et tout disparaît... Et la mer ? Nous l'avons vue, non pas immobile, mais roulant ses flots. Rien de plus frappant. Ça rafraîchit, s'est écrié un doux loustic. » Dans *Le Monde canadien*, un certain Jean Badreux écrit : « Grâce au cinématographe, nos grands orateurs, nos grands chanteurs, nos grands déclamateurs, dont le talent fugace ne peut guère nous servir de modèle que par tradition, vivront parmi nous. Ils subsisteront comme les autres artistes qui laissent des œuvres palpables et nous serviront de modèles sûrs, non modifiés par des inférieurs qui ne peuvent que les singer.(...) Désormais, l'homme, comme ses œuvres est impérissable. »

Tout aussi impérissable est son entêtement, pourrions-nous ajouter ! En effet, la primauté de Montréal sur Ottawa, malgré des preuves «accablantes», n'est pas encore reconnue par tous. Ainsi Gerald G. Graham apporte-t-il, dans son récent ouvrage *Canadian Film Technology, 1896-1986* (Mississauga, Associated University Presses, 1989), une note discordante. L'auteur y laisse entendre que la projection de Montréal ne fut qu'une démonstration privée: «Hopefully, our film industry will pause to give proper recognition to the enterprising (Holland) brothers on 21 July 1896, which will mark the first century of Canadian motion pictures.» Espérons que la méprise n'aura qu'un temps...



PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE

Comme le découvrit le chercheur Germain Lacasse voici quelques années, c'est au dernier étage de l'actuel n° 974 (anciennement n° 78) de la rue St-Laurent (coin Viger) qu'eut lieu, le 27 juin 1896, la première projection de cinéma à Montréal et au Canada. Cet édifice commercial, connu à l'époque sous le nom d'Édifice Robillard et dont l'étage supérieur abritait le Palace Théâtre, est le plus ancien bâtiment à vocation théâtrale encore existant au Québec. Que faut-il de plus au ministère des Affaires culturelles pour classer cet immeuble monument historique? Permettons-nous également de rêver que le futur musée de la Cinémathèque québécoise soit inauguré à cette adresse, le 27 juin 1996. — C.Racine

Les divergences dans le récit de cet événement montrent bien ce que de plus en plus d'historiens modernes admettent : l'histoire est aussi, et surtout, un discours, un discours au service d'intérêts et d'idées. Les nouveaux historiens essaient de vérifier les événements, ensuite d'en établir l'importance relative. Les anciens persistent à en privilégier certains et les communautés qu'elles concernent. Quant à nous, nous essaierons, dans le cadre de la présente chronique, non pas d'établir des «premières», mais de retrouver comment et dans quelles circonstances le cinéma a débuté au pays. Nous pourrions sans doute confirmer que sa pénétration au Québec n'a pu se faire qu'en suivant les canaux culturels de l'époque, qui variaient selon la langue, la religion et même l'origine sociale. Nous pourrions sans doute montrer aussi que la polémique entourant l'arrivée du cinéma ici est parfois le fait d'une conception ancienne de l'histoire et qu'au contraire, une conception nouvelle de l'histoire a mené et mènera encore à des découvertes intéressantes...

LE CINÉMATOGRAPHE À QUÉBEC

À Québec, la première représentation du cinématographe a lieu le 30 septembre 1896, dans le quartier St-Roch, au Labyrinthe, qui était apparemment une sorte d'établissement d'attractions, un ancêtre des «arcades». On montre des films comme : *L'arrivée d'un train*, *Charge de cavalerie*, *Démolition d'un mur*, *Sortie en mer*. En plus des salles de spectacles, on offre «des arrangements aux directeurs d'écoles ou autres personnes désirant des séances privées». Les journaux *L'Électeur* et *L'Événement* annoncent les spectacles au Labyrinthe, mais aucun journaliste ne les commente.

LE CINÉMATOGRAPHE À TROIS-RIVIÈRES

À Trois-Rivières, les premières projections ont lieu en novembre 1896. On a soin de souligner que le spectacle est «recommandé par le clergé et les principaux personnages de chaque ville», et ce, même si la représentation a lieu dans une salle de second et peut-être de troisième ordre, l'ancien restaurant National, un édifice aujourd'hui disparu, situé au coin des rues Alexandre et Notre-Dame. Les représentations connaissent une grande vogue, le journal local en profite pour publier de longs articles expliquant le fonctionnement de l'appareil, dont on souligne la «valeur instructive et morale»... ajoutant que «l'on a dû faire d'abondantes recettes».

LE CINÉMATOGRAPHE À SHERBROOKE

Le cinématographe y tient l'affiche pendant une dizaine de jours, en décembre 1896, à la Salle des Arts, toujours selon la même formule: représentations continues, tout l'après-midi et en soirée. Au programme: *L'arrivée d'un train*, *Charge de cavalerie*, *Sortie en mer*. L'envoyé des frères Lumière, Louis Pupier, dirige les représentations, avec l'aide d'un certain Jackson.

Une autre série de représentations aura lieu au début d'avril 1897, présentée par Louis Minier, avec des films nouveaux dont les titres suivants : *Défilé d'un régiment de Turcos en Algérie* et *Visite des souverains*



Un opérateur Lumière en 1896. (Histoire générale du cinéma de Georges Sadoul)

russes en France. La Salle des Arts était un impressionnant édifice qui existe toujours. Il abrite aujourd'hui des commerces au rez-de-chaussée et des logements à l'étage. Situé sur la rue Dufferin, à côté du pont du même nom, il aura servi au cours des ans de salle de spectacle, de galerie et de bibliothèque.

LE CINÉMATOGRAPHE À SAINT-JEAN

Louis Minier présente le cinématographe à Saint-Jean en mars 1897, à l'Opéra Black. Par la voie des journaux, il explique que c'est à tort que l'on attribue à Edison l'invention du cinématographe et autres appareils similaires : «Le véritable inventeur est Lumière, l'électricien bien connu de Lyon... L'instrument dont M. Minier est le concessionnaire est du type le plus perfectionné, et les sujets qu'il représente, au nombre de 20 à 30, sont des plus saisissants.» Le programme de films comporte un combat de boxe, dont le public raffolait; un pianiste accompagnait les projections. Minier savait vite s'intégrer aux habitudes locales : ainsi annonce-t-il à Saint-Jean que «toutes les personnes d'Iberville qui achèteront leur billet du gardien du pont passeront, aller et retour, gratuitement». ■

Le dossier 16 IMAGES
fut préparé sous la direction de
ANDRÉ GAUDREULT
avec la collaboration de
GERMAIN LACASSE

recherche et rédaction
André Gaudreault et Germain Lacasse
adjointe Kareen Dionne
assistant à la recherche Mario Cloutier